

MAC

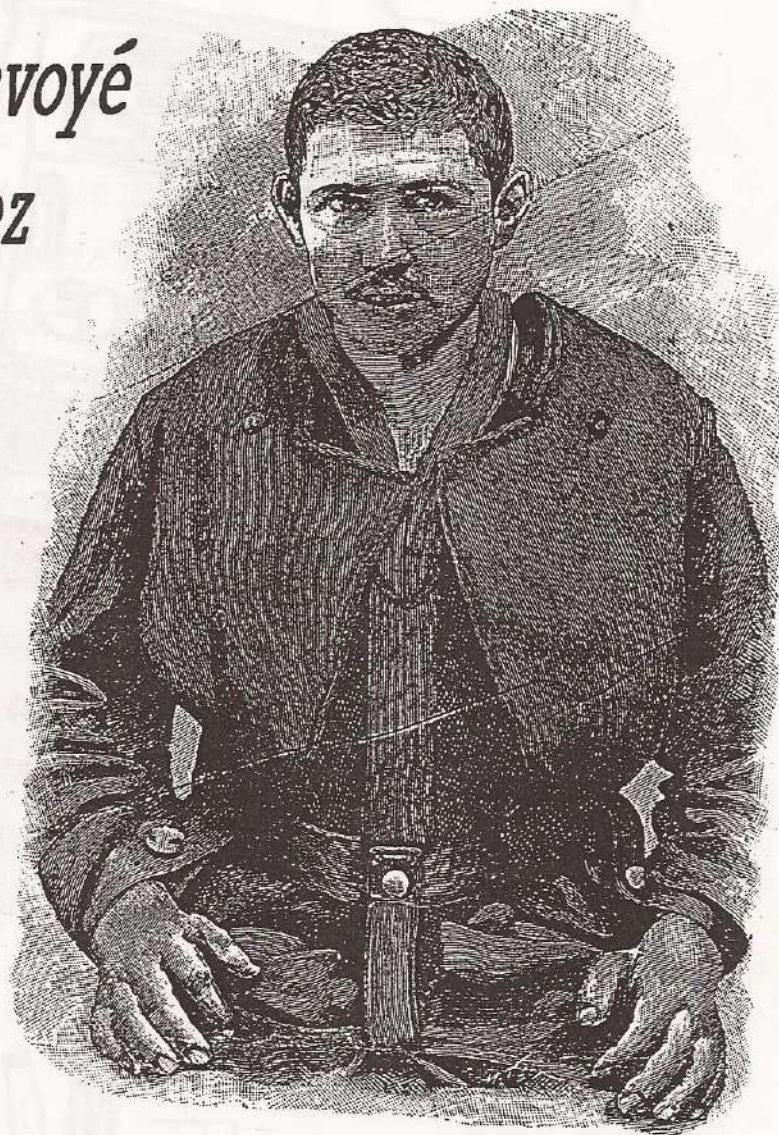
MÉMOIRE
imagination
création
mouvement
art
CONFRONTATION

Revue Culturelle éditée par l'Association "Mille-Sète-Cent-Quatre-Vingt-Neuf"

*de notre envoyé
spécial chez*



les Mayas



*et Casério
partit de CETTE...*

n°11 - 20 Francs
Mars - Avril 1994

*l'assassinat de
Sadi-Carnot
par
Casério...*

C'était en Juin 1894
Nous vous faisons revivre
le procès, grâce à "l'Illustration"



De Casério, il reste un vague souvenir

*De Sadi-Carnot il reste son nom donné
à un Pont....*

Caserio pendant la plaidoirie de son défenseur.

Le poignard

Casério partit de Sète...



Lame triangulaire, très aigüe, mesure 16 centimètres de la pointe la lame à la garde et 2 centimètres 1/2 dans sa plus grande largeur. La poignée est longue de 10 centimètres. Sur le plat damasquiné sont gravées les inscriptions espagnoles traditionnelles : d'un côté, Toledo, de l'autre, Recuerdo.

"Quand un des amis du président le salua en prenant congé de lui, M. Carnot lui dit en souriant. Vous serez à Lyon, dimanche ce sera très beau paraît-il".

Dimanche ! Ce dimanche de la Saint-Jean à Lyon ! Ce dimanche où l'on allait publier les premiers bans du mariage de son fils, ce devait être le dernier jour de M. Carnot...". Ces quelques lignes sont extraites de l'article de Rastignac qui relate la mort du président Sadi-Carnot dans l'illustration.

Né en 1837 Sadi-Carnot est le petit fils du conventionnel Lazare Carnot. Polytechnicien, ingénieur des parts et chaussées, il fut nommé préfet de la Seine-Inférieure après la chute du second empire. Démonstrateur, il fut élu le 8 février 1871, député, sous l'étiquette gauche républicaine, de la Côte d'Or. Trois fois rapporteurs du budget des travaux publics (1876-1878) ; sous secrétaire d'Etat (1879-1880) puis ministre des travaux publics (septembre 1880-novembre 1881) ; Carnot devint ministre des finances, le 16 avril 1885, au cours du cabinet Brisson.

Il fut élu Président de la Ré-

publique, le 3 décembre 1887, en pleine crise boulangiste. Camisier Périer venait de faire voter les premières "lois scélérates" visant à réprimer l'agitation syndicale et anarchiste quand Carnot fut assassiné par l'anarchiste italien Santo Jerónimo Caserio.

Celui-ci était l'avant dernier d'une famille de cinq enfants. Son père était batelier. D'abord apprenti cordonnier dans son village, le jeune Santo travailla ensuite chez un boulanger de Milan. Il devint anarchiste vers l'âge de 18 ans. Accusé d'avoir distribué des tracts antimilitaristes à la porte des casernes, il fut arrêté en avril 1892 ; faute de preuves, il recouvra la liberté. Au printemps de l'année 1893 il quitta Milan pour échapper au service militaire ainsi qu'à une condamnation à huit mois de réclusion pour propagande antimilitariste que prononça contre lui la cour d'appel de Milan. Il gagna la Suisse et séjourna trois mois à Lugano. Il passa en France le 21 juillet 1893 il arrivait à Lyon où il fréquenta un anarchiste nommé Sanlaville. De Lyon, il se rendit à Vienne (Isère) où il travailla pendant plusieurs mois dans une bou-

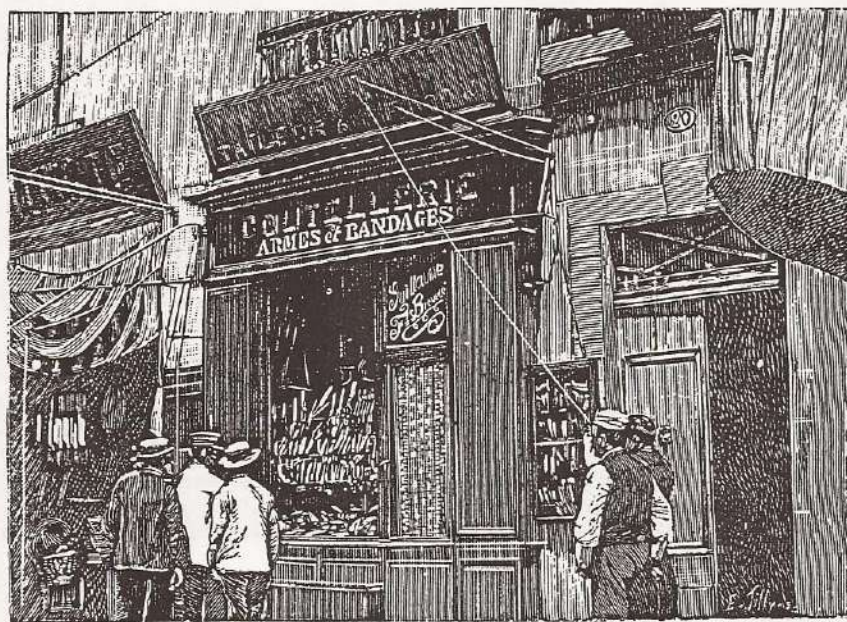
langerie. C'est dans notre ville que germa dans l'esprit du jeune anarchiste l'idée d'accomplir "un grand exploit".

Ayant appris la prochaine visite du Président de la République à Lyon à l'occasion de l'exposition universelle, il décida brusquement que ce dernier serait la victime et prit toutes dispositions pour mener à bien son projet. Le vendredi 22 juin, il se rendit rue Gambetta chez M. Guillaume, coutelier "armes et bandages" pour acheter l'arme de son "exploit", un poignard. Dans la matinée du samedi 23 juin il était encore dans la boulangerie. L'après-midi il gagne Montpellier. De là, par chemin de fer, il se rend à Vienne et c'est à pied qu'il arrive à Lyon. Il est là dans la foule, le président est dans un landau tiré par des chevaux. C'est au moment où la voiture tourne l'angle de la place des Cordeliers et qu'elle s'engage dans la rue de la République que Caserio s'élance en criant "Vive la Révolution !" "Vive l'anarchie" et qu'il porte son coup de poignard fatal. Il est aussitôt arrêté.

Jacques BLIN



SANTO CASERIO. — D'après une photographie faite le 28 juin dans sa prison.



CETTE. — Magasin où a été achetée l'arme de l'assassin. — Phot. David-Fernet.



E jeudi 21 juin, dans les salons de réception de l'Elysée, M^{me} Carnot disait, en entendant nommer les hôtes, littérateurs ou artistes, qui assistaient à ce déjeuner où cent illustrations avaient été conviées :

— Il y a bien des gloires en France !

Elle était heureuse, faisant les honneurs de son salon avec une bonne grâce charmante, et ses fils se mêlaient à ces invités que le président accueillait avec un sourire. Il faisait très beau.

Après le repas, le président, tête nue, se tint debout sous la véranda de verre, tandis que ses hôtes allaient se promenant dans les allées du jardin.

La musique de la garde républicaine jouait des airs des compositeurs français qui se trouvaient là.

Quand un des amis du président le salua en prenant congé de lui, M. Carnot lui dit en souriant :

— Vous serez à Lyon, dimanche ? Ce sera très beau, paraît-il.

Dimanche ! Ce dimanche de la Saint-Jean à Lyon ! Ce dimanche où l'on allait publier les premiers bans du mariage de son fils, ce devait être le dernier jour de M. Carnot, comme ce déjeuner donné aux artistes, savants, écrivains, devait être sa dernière fête intime. L'homme qui allait frapper, l'Italien, avait déjà acheté son poignard, l'arme de précision, disait Edmond About dans un mot sinistre et demeuré célèbre depuis l'assassinat de l'archevêque par le prêtre Verger.

Il n'avait plus que quatre jours à vivre, M. Carnot, à l'heure où, sur le perron de l'Elysée, ses convives le regardaient et disaient :

— Il est vraiment l'hôte de ce logis, l'homme droit dans la place droite, etc'est lui qui sera réélu en octobre ! Voyez-vous une autre solution qui vaille celle-là ?

Les solutions les plus inattendues, c'est la mort qui souvent les apporte, et nous sommes bien fous de parler jamais de l'avenir. Le sage prévoit, il prévoit tout, excepté l'inconnu.

Vraiment, il y a dans le crime de dimanche dernier une férocité mêlée d'affreuse ineptie qui déconcerte et qui fait reculer d'horreur la raison humaine. Voilà un homme qui ne représente que le principe d'autorité, dont la mort ne change rien aux institutions existantes ; mais il suffit qu'il représente ce principe, qu'il le représente avec une honnêteté désormais historique, pour que la haine le vise et que l'assassinat l'atteigne. *Sic semper tyrannis !* criait le cabotin Booth en frappant le président

Lincoln, le plus loyal et le moins tyrannique des hommes. Quoi de plus affreusement niais que les conceptions de ces Brutus de pacotille ?

Je n'en dirai pas autant de ceux qui font des phrases, dont l'encre se mue quelque beau jour en sang. On a habitué les esprits à l'irrespect et à une sensiblerie bizarre, douce aux assassins et cruelle aux bourreaux. On a donné au public ou au peuple des lectures féroces. Les débitants de cet alcool spécial ne se sentent vraisemblablement aucune responsabilité en ces aventures. Ils font leur métier de *monteurs de lèxes* et ils le trouvent tout simple.

Puis, un beau jour, l'épouvante répond à leurs jongleries et il y a une vaillante et grande honnête femme qui pleure et des fils innocents penchés sur le cadavre d'un bon citoyen, d'un vrai Français, d'un correct chef d'Etat ensanglanté.

Correct, eh bien ! oui, il l'aura été jusque dans la mort, ce président que la postérité ne discutera plus et qui restera illustre, qu'on se représentera cravaté de blanc sous le poignard de l'assassin et agonisant à côté du grand cordon de la Légion d'honneur. Il souriait le premier des plaisanteries faites sur lui et il disait :

— Que voulez-vous ! J'ai beau essayer de faire des plis à ma cravate, une minute après elle redevient roide comme auparavant.

Mais ceux qui l'ont connu savent ce qui se cachait de bonté familiale chez cet homme de bien et la chronique de ses bienfaits vaudra un jour l'histoire de sa netteté, de sa loyauté politiques. On n'aura pas vu depuis longtemps dans notre France divisée une telle unanimité de regrets. M. Carnot, dit-on, rêvait la concentration des partis : elle se sera faite un moment, devant son cadavre. Nous reprendrons sans doute nos querelles. Les passions humaines ne désarment pas. Mais les rivalités se seront tuées du moins devant l'image de cet homme de bien passant, en habit de gala, pâle et sanglant, dans un landau, à travers les illuminations d'une ville en fête.

... Puis il sourit, salua et meurt !

Et il meurt en victime de ce qui est l'ordre, la loi, le droit, la patrie. Ah ! la haine ! qui éteindra la haine, qui fera taire les rhéteurs de la vengeance, les vendeurs de phrases picratées, les histrions de l'œuvre de la colère ?

Je veux oublier ce lugubre spectacle, cette douloureuse journée. L'oublier ! Mais comment ? Elle est inoubliable. Allons voir des arbres pour fuir un peu les hommes !

— Partons-nous ? Quand partez-vous ? Un tel est parti. Les X. partent demain !

On n'entend que ces mots : le départ. On entend aussi les lamentations de ceux qui sont partis.

— A la campagne, nous étions gelés il y a un mois ; nous sommes noyés aujourd'hui, nous serons grillés demain. C'est gai, la campagne !

Les députés songent, eux aussi, à ce départ, et

les ministres, qui ne tiennent pas à jouer quotidiennement au petit jeu des interpellations, se disent : — Quand partiront-ils ?

La première quinzaine de juillet verra, du reste, cet exode, et nos législateurs pourront aller se « re-tremper dans le sein du suffrage universel » en reconnaissant qu'ils ont parfaitement perdu leur année et gâché une session. Mais cela les regarde.

En fait de départ, le départ de Coquelin pour Munich fait verser plus d'une goutte d'encre. Il ne faut point exagérer le patriotisme, mais on doit reconnaître qu'on ne saurait le blâmer d'être châtouilleux. Sur ce point, du reste, chacun pense et agit selon sa conscience. M. Mounet-Sully en voyage a traversé l'Europe, a refusé de jouer à Hambourg, et personne n'a trouvé mauvais le scrupule du tragédien.

Mais j'ai beau essayer de donner ma pensée à ces choses parisiennes, à la proposition Viviani par exemple, mon esprit est ailleurs tandis que j'écris. Un *Courrier de Paris* ! Cette semaine ! Et les petits événements parisiens ! Qu'est cela, quand nous traversons une semaine historique, lorsqu'un président nouveau succède au président assassiné, lorsque tout le personnel gouvernemental est sur pied, lorsque la France a la fièvre, lorsque les chancelleries de l'Europe entière échangent des télégrammes, des dépêches, lorsque la vie publique, en un mot, est bouleversée !

Savez-vous que pareil fait ne s'est pas vu dans notre histoire ? Le dernier chef de l'Etat mort *en exercice*, comme on dit, c'est Louis XVIII. Le dernier chef d'Etat assassiné en France, c'est Henri IV. Et, en vérité, il semble que nous ayons rétrogradé jusqu'à des époques disparues.

Le cri général, vous le connaissez. Il a été jeté par des millions de poitrines :

— Heureusement, ce n'est pas un Français !

Vous rappelez-vous le temps où Napoléon III disait au tzar après avoir reçu le coup de pistolet de Berezowski au Bois de Boulogne :

— Si c'est une balle polonaise, elle est pour vous ; si c'est une balle italienne, elle est pour moi !

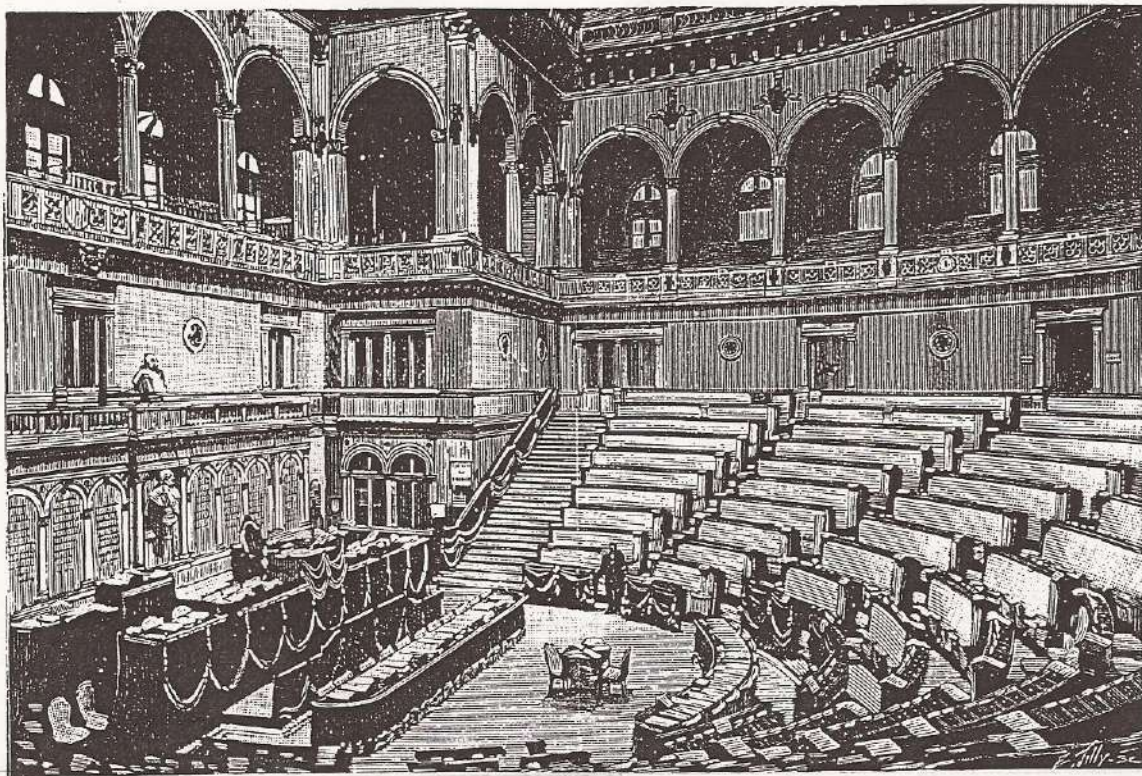
Etrange et ironique rapprochement de l'histoire ! C'est le 24 juin, à la date anniversaire de la bataille de Solferino, où tant de Français sont morts pour l'Italie, que le président de la République française est assassiné par un Italien !

Mais les *sans-patrie* ont depuis longtemps supprimé les nationalités, ce qui leur permet de tuer au hasard et de pratiquer l'internationalisme du crime !

En vérité, le moment n'est pas gai.

Notre France, déjà troublée, va ressentir plus d'inquiétude encore. A moins, ce qui est possible, qu'un rapprochement instinctif, irrésistible, ne se fasse autour de l'idée de respect et de devoir ! En ce cas, M. Carnot, qui a noblement servi son pays par sa vie, l'aurait encore servi par sa souffrance et par sa mort.

RASTIGNAC.



ROME. — La Chambre des députés voilée de crêpe, à l'occasion de la mort de M. Carnot.

D'après une photographie communiquée par M. Ziegler.

Nous ne redirons pas, après notre collaborateur Rastignac, les sentiments de douleur et d'indignation qui ont accueilli la nouvelle de l'assassinat du président de la République. Pas une note discordante ne s'est élevée dans la presse ni dans le public ; en France, comme à l'étranger, c'est d'une voix unanime qu'on s'accorde à rendre hommage aux rares mérites dont M. Carnot a fait preuve au cours de toute une vie de travail et de droiture et dans l'exercice de sa haute fonction.

Nous nous bornerons donc ici à donner le commentaire explicatif destiné à compléter les documents historiques que nous avons réunis dans une série de gravures pour fixer le souvenir des principaux faits se rattachant au douloureux événement du 24 juin.

Le drapeau en deuil. — Dès la première nouvelle de la catastrophe, les drapeaux des édifices publics ont été mis en berne en signe de deuil. Au nombre de ces édifices, on remarque la Chambre des députés. Nous avons pu prendre une vue du toit même du Palais-Bourbon, au moment où sur le fronton un homme de service attache une cravate de crêpe au drapeau amené à mi-mât. Dans le lointain, on aperçoit, au-delà du pont et de la place de la Concorde, le panorama d'une partie de Paris. Ajoutons que la population n'a pas attendu l'exemple officiel pour donner à la manifestation de ses sentiments le caractère d'un deuil national et que partout les trois couleurs voilées de crêpe ont été spontanément arborées.

Le Portrait de M. Carnot. — Partout également, on expose des portraits de M. Carnot dont des éditions populaires se vendent à profusion dans les rues. Celui que nous publions est, surtout en raison des circonstances, un des plus intéressants qui existent : il est la reproduction d'une photographie que nous avons tirée à Fontainebleau au mois de juillet dernier, à l'époque où l'on avait fait courir le bruit de la mort du président.

L'attentat. — La scène de l'attentat a été racontée par tous les journaux. Notre dessin a été fait dans la nuit même du crime, par le dessinateur que nous avions envoyé à Lyon pour assister au voyage présidentiel. En sortant du banquet pour se rendre à la représentation de gala, le président avait à sa gauche, dans la voiture, le général Borius. M. Gailleton, maire de Lyon et le gouverneur militaire occupaient l'autre banquette. C'est au moment où le landau, ayant tourné l'angle de la place des Cordeliers, venait de s'engager dans la rue de la République, que le meurtrier s'est élancé et a frappé M. Carnot de son poignard dissimulé sous un papier. M. Gailleton, qui se trouvait assis en face du président, déclare n'avoir pu distinguer si ce papier contenait un bouquet, comme on l'a prétendu. Notre gravure représente le président affaissé sur le coussin du landau. Le docteur Gailleton et le général Voisin lui prodigent les premiers soins, pendant que le général Borius, debout, signale l'assassin qui s'enfuit.

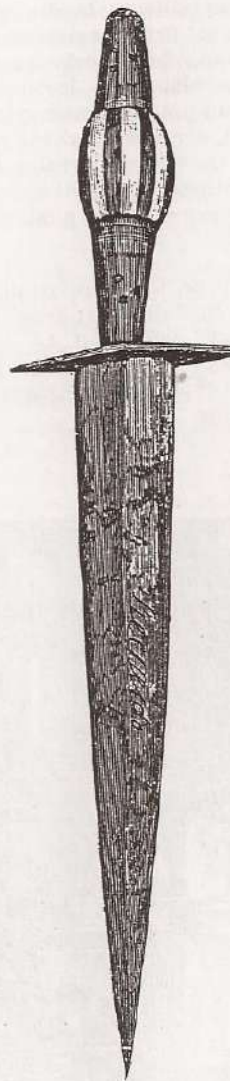
L'assassin, anarchiste avéré, est bien un Italien, du nom de Caserio, né à Motta-Visconti, dans la province de Milan.

Le poignard. — Il est aujourd'hui établi que le samedi, 23 juin, veille de l'attentat, l'assassin de M. Carnot se trouvait encore

à Cette, où il travaillait depuis plusieurs mois dans une boulangerie. C'est là que, le vendredi 22, il a acheté son poignard chez un coutelier de la rue Gambetta, M. Guillaume.

Des épreuves photographiques que nous avons reçues d'un de nos correspondants nous fournissent deux documents intéressants. L'une nous montre la boutique de

Le poignard.



coutellerie avec sa curieuse enseigne portant ces deux mots bizarrement accouplés : *Armes et bandages* ; l'autre est la reproduction d'un poignard provenant de la même maison et actuellement entre les mains de la police, le seul absolument semblable à celui dont Caserio s'est servi pour commettre son crime. C'est donc comme si l'on avait sous les yeux la photographie de l'arme du meurtrier elle-même, et l'on peut ainsi s'en faire une idée plus exacte que d'après les descriptions incomplètes et les croquis fantaisistes publiés par divers journaux. La lame triangulaire, très aigüe, mesure 16 centimètres de la pointe à la garde et 2 centimètres 1/2 dans sa

plus grande largeur: la poignée est longue de 10 centimètres. Sur le plat damasquiné sont gravées les inscriptions espagnoles traditionnelles: d'un côté, *Toledo*, de l'autre, *Recuerdo*.

M. Carnot sur son lit de mort. — Du petit lit de fer où il a expiré, M. Carnot a été transporté sur le lit de la chambre d'honneur de la Préfecture. On l'y voit, après la toilette mortuaire, vêtu de son costume de cérémonie et portant en sautoir le grand cordon de la Légion d'honneur.

Le sac du café Casati. — On sait à quelles scènes de désordre et de violence s'est livrée une partie de la population lyonnaise dans la soirée du 24 juin. A peine a-t-on appris la nationalité de l'assassin qu'une manifestation hostile éclate au café Casati, situé rue de la République, et dont le propriétaire est d'origine italienne. La foule des clients se lève; des cris furieux retentissent de toutes parts: « A bas les Italiens! Vive la France! Vive Carnot! » La foule du dehors se joint à celle de l'intérieur; en un instant, les verres, les bouteilles, se transforment en projectiles; les vitres, les glaces, sont brisées, les portes enfoncées, les devantures arrachées; l'établissement est complètement mis à sac avant que la police ait pu intervenir.

Notre gravure représente l'aspect du café Casati après la dévastation.

Le consulat d'Italie. — D'autres scènes de désordre se produisent sur d'autres points. Une foule compacte s'est massée devant le consulat d'Italie, situé rue de la Barre, à l'angle de la rue de la République, près de la place Bellecour, et que désigne l'écusson placé à la fenêtre du troisième étage. La force armée arrive heureusement à temps pour dégager et protéger la maison que les manifestants menacent d'envahir. Un piquet d'infanterie occupe la rue dont les deux extrémités sont barrées par la cavalerie, tandis que les gendarmes surveillent les rues voisines.

Le pillage des magasins. — Les manifestations tumultueuses ont continué à Lyon lundi et mardi. Des bandes parcouraient les quartiers de la Guillotière et des Brotteaux, se ruant sur les boutiques des commerçants italiens ou désignés comme tels, et les saqueant de fond en comble. Ce sont surtout les magasins d'épicerie qui ont été le plus maltraités: toutes les marchandises étaient jetées dans la rue pêle-mêle avec les meubles enlevés et les boisseries arrachées auxquels on mettait le feu.

Tel a été, par exemple, le sort de l'épicerie Armando, rue Robert, aux Brotteaux, que nous représentons pour permettre à nos lecteurs de se rendre compte de l'importance des dégâts commis. Détail à noter: là, comme sur toutes les maisons pillées et brûlées, les auteurs de ces actes de vandalisme ont collé un portrait de M. Carnot.

La chapelle ardente. — Transporté à l'Élysée dès mardi, le corps de M. Carnot a été déposé provisoirement dans une

chapelle ardente installée dans le grand salon du rez-de-chaussée, et qui, au moment où paraîtra notre numéro, aura fait place à une autre décoration disposée dans la cour intérieure pour le jour des funérailles. Sur les tentures alternent deux écussons, l'un avec la lettre C., l'autre, avec les initiales R. F. Le catafalque à colonnade, couronné d'un dais, est en velours noir lamé d'argent. Devant chacune des premières colonnes, un large coussin de velours portant les décorations du défunt. Deux religieuses gardent le corps et deux élèves de l'École polytechnique montent la garde d'honneur, l'épée au poing.

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

M. Jean Casimir-Perier, que les deux Chambres réunies en Congrès à Versailles, le mercredi 27 juin, ont élu président de la République, est né à Paris le 8 novembre 1847; il n'a donc pas encore quarante-sept ans.

Petit-fils du célèbre premier ministre de Louis-Philippe, fils du ministre de l'intérieur de M. Thiers, il a débuté de bonne heure dans la carrière politique où son origine et ses mérites semblaient l'appeler à de hautes destinées.

La biographie de M. Casimir-Perier est bien connue. Quant à sa physionomie, elle reste celle que nous avons eu déjà l'occasion de tracer ici l'an dernier: visage ouvert, nez court, front nettement dessiné, œil clair et franc, bouche ferme; bref, avec une allure un peu militaire et une distinction de race, tous les traits caractéristiques de l'énergie et de la volonté.

Le portrait que nous donnons du nouveau président de la République a été fait par notre photographe et le représente adossé à la cheminée de son cabinet de travail, au ministère des affaires étrangères.

LE DOCTEUR PONCET

Le docteur Poncet, dont le nom a été si souvent prononcé dans les récits de l'attentat, est un chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon. Il a donné les premiers soins à M. Carnot, avec l'assistance de ses confrères, MM. Gailleton, Ollier et Masson, et tenté de conjurer par une opération



Le docteur PONCET. — Phot. Bellingard.

immédiate les conséquences de la blessure dont il avait reconnu toute la gravité. C'est un savant des plus distingués, un praticien des plus habiles.



L'interprète.

Casario.

L'interrogatoire.

LE PROCÈS CASERIO

Il est enfin terminé ce procès qui marquera dans les annales judiciaires, et dont la sanction prévue n'est sans doute plus qu'une question de jours. Il aura mis en lumière une physionomie de criminel digne, malgré l'horreur qu'inspire son acte abominable, d'attirer et de retenir l'attention.

Voyez d'un côté Caserio assis entre deux gendarmes, derrière M^e Dubreuil, son défenseur, sa forte main appuyée sur la barre, le regard fixe et perçant. Voyez-le, de l'autre côté, la tête inclinée à droite, essayant, d'un mouvement nerveux, avec son mouchoir tenu à pleine main, ses yeux mouillés de larmes. Rien ne pourrait, mieux que ces deux attitudes contradictoires, expliquer l'état d'âme complexe de l'assassin du président Carnot, tel que les débats devant la Cour d'assises du Rhône l'ont fait, à notre sens, apparaître.

Ce grand garçon de vingt ans, imberbe, aux traits doux, au blanc visage, parfois légèrement teinté de rose, à l'allure d'innocent conscript qui vient de passer sous les ciseaux du perruquier de la compagnie, a eu beau parfois enfler sa voix sourde, et comme rauque, pour lancer, d'ailleurs sans prendre un ton provocateur, à la face du président Brouillac, quelque une de ces phrases toutes faites du catéchisme anarchiste, il n'a pu réussir à faire oublier entièrement l'ancien petit Saint-Jean-Baptiste des processions de Motta-Visconti. Si son esprit perverti par l'audition ou la lecture des théoriciens de l'anarchie a reçu l'indélébile empreinte de deux ou trois idées, obstinément

creusées, au point qu'un jour, sous une atroce impulsion, son bras s'est armé du poignard meurtrier, il semble bien que son cœur n'en a pas moins conservé certains souvenirs, capables d'amollir la rude écorce du fana-



Le défenseur, M^e Dubreuil.



Le président des assises, M. Brouillac.

tisme dont il avait mis une sorte de coquetterie à paraître recouvert. Ni Vaillant, ni Emile Henry, ni même Léauthier, n'ont eu cet accès de sensibilité, cette



Pendant les dépositions des témoins.



L'inspecteur de la sûreté Dubois.



Caserio pendant la lecture du factum.

explosion imprévue de larmes, que M^e Dubreuil a qualifiées de « réparatrices », et qu'on peut se contenter d'appeler « révélatrices ». Et c'est par là que Caserio s'est surtout différencié d'eux.

En vain, M. le président Breuillac a rappelé les qualités de l'illustre victime, la mission conciliatrice que le chef d'Etat s'était imposée, le grand cœur de l'homme public, les sentiments exquis de l'homme privé. Le précoce scélérat ne s'est pas laissé émouvoir ! Il a riposté froidement à l'éloge du président Carnot tombé sous ses coups par je ne sais quelle évocation du spectre de Vaillant, empruntée à la littérature anarchiste !

Oui, Caserio, pendant la première audience, a bien joué le rôle qu'il s'était assigné, dans son for intérieur. Il a donné l'impression unique d'un fanatisme tranquille, résolu sans forfanterie. A travers son patois italien, il eût été difficile de démêler, malgré la subtilité de quelques réponses, un parti pris d'ironie — comme on a pu



Le soldat Leblanc.

l'observer chez Emile Henry. Nulle arrogance, non plus — comme chez Vaillant. Il écoutait les questions et y répondait, ayant aux lèvres un sourire vague, énigmatique, tellement persistant que d'aucuns ont pu le prendre pour un tic. Tourné vers l'interprète, M. de Genneval, chargé de lui traduire les demandes mal comprises et ses réponses, il n'a pas eu un mouvement d'impatience accusé en dépit de l'infidélité involontaire de quelques traductions. Il a conservé jusqu'au bout son attitude de sectaire.

C'est avec une sorte de détachement absolu qu'au cours des dépositions, appuyé de la main droite sur la barre, la serrant fortement de la main gauche, il fournissait des explications, quand on en sollicitait, ou qu'il entendait par exemple, l'inspecteur de la sûreté attaché à l'Elysée, M. Dubois, faire le récit de son arrestation. Seul, le soldat Leblanc, qui comparaisait, lui aussi, escorté de la gendarmerie, — car il purge une condamnation pour insoumission — a provoqué ses véhémentes protestations lorsqu'il l'a accusé de s'être flatté, en février, d'avoir été choisi comme l'instrument d'un complot ourdi contre la vie du Président de la République.

Caserio a revendiqué pour lui seul, et avec une sorte de sincérité cynique qui rendait particulièrement attentifs M. le procureur général Fochier et les jurés résolus visiblement à faire tout leur devoir, la responsabilité de son crime odieux !

S'il eût conservé cette attitude, Caserio n'eût pas légué à la postérité un problème de psychologie très com-



Le procureur général, M. Fochier.

piqué. Mais le lendemain, lorsque son avocat a évoqué l'image de sa mère, l'image de ses frères ; quand, dans son langage qui remuait tous les cœurs, il a dépeint



Caserio pendant la plaidoirie de son défenseur.



— comme s'il voulait racheter un instant de faiblesse dont il fût honteux — que M^e Dubreuil le représentât comme

Le Jury.

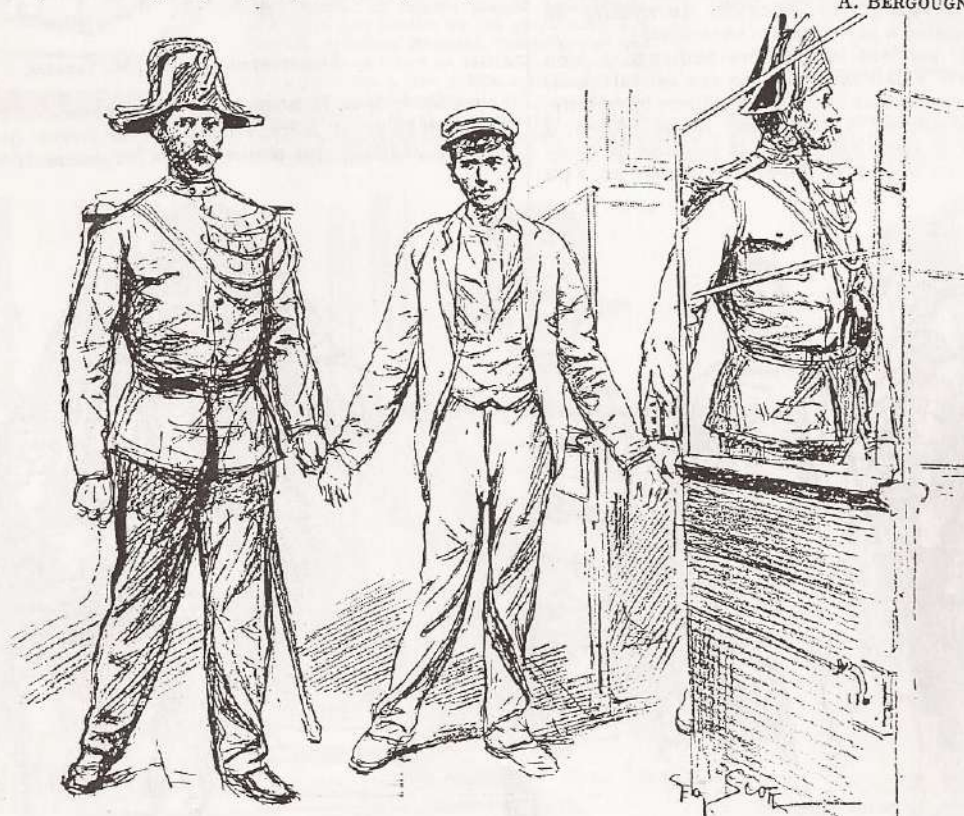
leur désolation, l'impassibilité de l'anarchiste s'est fondue. Et il a pleuré, il a pleuré abondamment, ne parvenant à se « ressaisir » qu'assez longtemps après pour s'indigner

« l'instrument inconscient de « prudents excitateurs ! » Cet effort, d'ailleurs, parut avoir épuisé son énergie.

Quand la sentence de mort fut prononcée, ce fut d'une voix quasi-étranglée qu'il cria : « Vive la Révolution sociale ! » c'est comme par acquit de conscience que, se retournant à demi, avant d'être reconduit dans sa prison, les menottes aux mains, par les gendarmes, il ajouta : « Courage, camarades ! Vive l'anarchie ! »

Regardez-le quitter la salle d'audience : qui reconnaîtrait le gredin et l'assassin qu'il est devenu en cet homme dont les yeux vagues semblent avoir retenu la vision du « petit Saint-Jean-Baptiste » de jadis ?

A. BERGOUGNAN



Après la condamnation.

CETTE...

et l'Anarchisme...

L'Anarchisme fut à la fin du XIXe siècle et au début du XXe un mouvement à la fois culturel et politique. Il mettait en cause l'ordre établi sur tous les plans. Le mouvement Anarchiste était international et avait trouvé son expression politique et idéologique dans l'oeuvre de BAKOUNINE qui, prolongeant celle de PROUDHON, mettait en cause au premier chef "le gouvernement de l'homme sur l'homme". A l'intérieur du courant anarchiste s'était développé sous l'influence, en particulier des Anarchistes russes un courant favorable à l'utilisation de la terreur individuelle destinée à pratiquer "la propagande par le fait". Le congrès international Anarchiste de Londres en 1881 avait adopté une motion dans laquelle on pouvait lire ces lignes: "Considérant que l'heure est venue de passer de la période d'affirmation à la période d'action et de joindre à la propagande verbale et écrite, dont l'inefficacité est démontrée, la propagande par le fait et l'action insurrectionnelle..."

En 1870, André BASTELICA (un des dirigeants de la Section de Marseille de l'Association Internationale des Travailleurs), Bakouniniste convaincu, est en voyage dans l'Hérault. Il réussit à implanter à CETTE, chez les tonneliers plusieurs associations qui sont de véritables Sociétés Secrètes Anarchistes. Ces Sociétés semblent entretenir une grande agitation au sein de la population et plus particulièrement au moment des périodes électorales.

Ces Sociétés manifestent leur solidarité à la Commune de Paris et à sa promesse émancipatrice.

Vers 1882, les Anarchistes semblent connaître une période difficile. Il faudra attendre les années 1890 pour que leur activité soit à nouveau signalée, notamment à Montpellier avec le Groupe de l'Homme Libre et à CETTE avec celui de l'Egalité Sociale.

Ces Anarchistes sont des ouvriers ou des marchands ambulants que la police catalogue comme tels sur des indices assez faibles.

En 1894, la police considère qu'il y a dans le Département de l'Hérault quatorze Anarchistes dangereux.

A la suite de l'attentat dont SADI-CARNOT fut victime, des arrestations interviennent qui permettent aux forces de police de recueillir un certain nombre d'indications sur les milieux Anarchistes de l'Hérault.

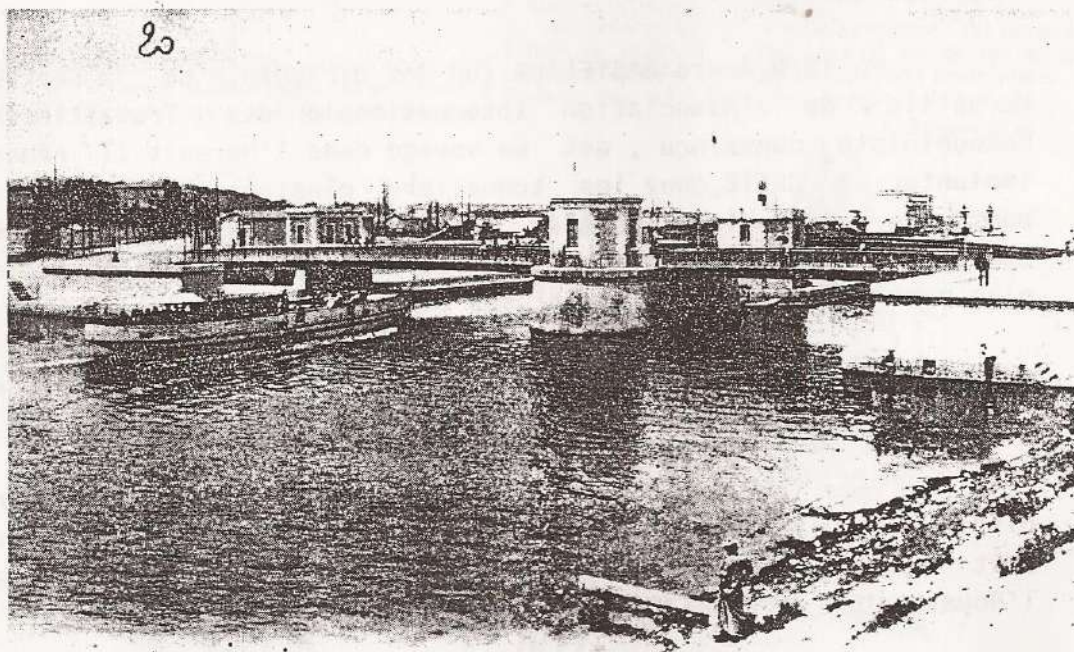
CASERIO, pour sa part, était connu comme Anarchiste par les services de police. Ainsi peu de temps après son arrivée à CETTE, le Commissaire de Police le convoque (le 6 Mars 1894), et dans son rapport il écrit: "Je ne le crois pas dangereux... il m'a paru assez respectueux."

Dès que la nouvelle de la mort de SADI-CARNOT est connue, quatre anarchistes Cettois, amis de CASERIO, sont arrêtés. La surveillance des Anarchistes, par la police, se renforce.

Jusqu'en 1900, l'activité des Anarchistes est limitée à la vente des Journaux et à l'organisation de réunions pour des conférenciers venus de l'extérieur.

CETTE et l'Anarchisme c'est un moment de l'Histoire du Mouvement Ouvrier dont CASERIO fut un bref épisode, mais en fouillant dans vos mémoires nous trouverez vous des prolongements à cette petite histoire de l'Anarchisme ?

Jacques BLIN



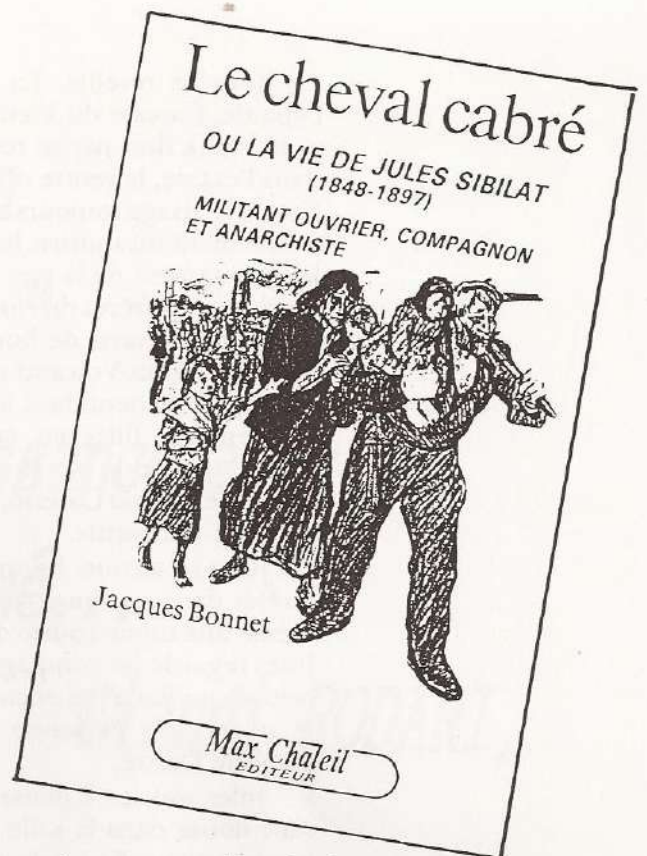
• 22 CETTE. — Le Pont et l'Entrée de l'Étang de Thau. — LL.

■ Le pont Sadi-Carnot : son aspect en 1914, on aperçoit derrière la station biologique de la Plage.

PONT SADI-CARNOT:

Appelé à l'origine, Pont de la Bordigue, il fut livré à la circulation le 10 Février 1893, laissant de part et d'autre d'une pile centrale, deux passes. Une travée mobile, manoeuvrée hydrauliquement, couvrait la passe ouest (côté quai de Bosc), alors que l'autre restait fixe. Reconstitué à bascule en 1926, détruit par les allemands en 1944, il fut rendu à la circulation en 1949...

Jacques BONNET, dans son roman
"le cheval cabré" a imaginé
 CETTE et Caserio...et son
 départ pour Lyon...



*
 **

« Voici Santo » dit Leblanc.

Ils sont sur la plage de Frontignan maintenant, et la nuit vient dans une grande douceur de l'air. Santo Geronimo Caserio les attend assis sur un tronc échoué au pied d'une petite dune. Il a toujours ses cheveux ras et ses petits yeux brillants qui faisaient dire à Jules : « Tu ressembles à mon chien Geronimo ! » L'autre avait répondu un soir, l'air étonné et ravi : « Mais moi un jour je mordrai, Jules. »

Il vient vers eux. Il saisit la bride du cheval et lui frotte le museau d'un coup de paume rapide :

– On va un peu plus loin, vers l'étang de Vic.

Il ajoute :

– Alors Jules, tu es donc là ?

– Coste m'a parlé, dit Jules, je suis venu... Et ton travail dis-moi ?

– Quelle affaire ! dit Caserio en riant. J'ai été embauché dans une boulangerie, à Cette, comme garçon.

– Comme garçon ?

– Hé c'est qu'ici le pain n'est pas fait comme en Italie. Tu rirais si tu nous voyais à travailler. Pour faire une pâte de cent livres, on commence par un chilo de pâte...

– Santo, gronde Jules, comment écris-tu kilo ?

– Chilo, CHILO ! c'est...

– C'est bien toi ! Tu as vingt-et-un ans et tu apprends toujours tout de travers !

Jules rit, lui donne des bourrades, lui hérissé le poil sur le crâne :

– Bougre de mal-payé !

– Ça ! J'avais 15 francs par mois, le logement et la nourriture. J'ai passé l'hiver... Donc on commence par un chilo de pâte, et on travaille cinq heures en ajoutant eau et farine...

Ils marchent. Jules a posé un instant sa main sur l'épaule du compagnon. Quand il la laisse glisser, le cheval lui donne un coup de langue rapide.

– Tu es décidé ? dit Jules.

– Oui, dit Caserio.

Ils marchent. La nuit est venue et les vaguelettes en clapotant au bord du sable jettent des étincelles furtives. Jules se déchausse. Le sable est tiède ; parfois, dans les remous des flaques, un crabe minuscule frémit entre ses orteils et il rit.

Un compagnon parle de la grève de Graissessac.

*
 **

Jules se réveille. La main de Santo l'a heurté doucement à l'épaule. Caresse du Vieux Phoque quand ils jouent à quatre pattes, et le Vieux finit par se retourner sur le dos, pattes repliées, les yeux dans l'extase, le ventre offert au gratouillis des doigts. La douceur de Santo, le visage toujours affamé en quête d'on ne sait quoi, peut-être simplement un sourire, les oreilles écartées et les cheveux ras font sur le miroitement de la mer un dessin bizarre de tête de clown. La père du clown, les frères du clown, les rives du Pô où les enfants crient dans les joncs, couverts de boue, une anguille de soubresauts dans leurs mains, à Motta-Volcanti en Lombardie. Plus loin dans les marais, les briquettes sèchent dans les grands casiers au-dessus des feux, vont et viennent les filles en gros sabots ruisselantes de sueur les bras filaments tendus par la planchette chargée de briques rouge pâle. Santo Geronimo Caserio, la terre embue du sang du juste fut certaine année si très fertile.

Jules se secoue. Reprend la marche. Rejoint les autres. Ils se sont arrêtés dans une anse ronde, un golfe miniature où les hommes ont dressé une digue courte de galets emprisonnés dans un réseau de fer. Jules regarde les compagnons. Ils sont sept. Comment donc est venu celui-là qu'il n'a pas encore vu ? Ici, chacun peut dire : je ne reste pas, je m'en vais. Personne ne protestera. Chacun est libre. Chacun respecte l'autre.

Jules sourit : il pense à Jean là-haut, à cette heure-ci discourant sans doute dans la salle enfumée du Comité de grève. Où donc se trouve cette salle ? A la mairie ? Pourtant le bâtiment est petit dans son souvenir. A l'école peut-être. Un jour dans les bureaux de la mine ? Avec sur le faite une statue de chèvre rouge. « J'aurais peut-être dû remonter là-haut, voir le paysage et les gens. Cette a changé depuis autrefois, et le pays minier aussi. Avant-hier... C'est cela, avant-hier, sur le Causse, assis contre la baraquette dans le soleil, il nous manquait Frédéric et Gulyà et Naomi. Il nous manquait... » Il hausse les épaules, de ce geste infime qu'il fait désormais, mais il l'ignore, trois ou quatre fois par jour.

Santo Caserio dit :

– Le 24, le Président Carnot, cet homme qui a refusé la grâce de Vaillant... il sera à Lyon, à l'Exposition universelle. Le 23, dans la matinée, je me ferai donner congé par mon patron et je lui demanderai les 20 F qu'il me doit. J'en ai besoin pour acheter un couteau. J'irai à Montpellier par les chemins. Un compagnon m'y hébergera. Je prendrai le train pour Vienne. De là j'irai à Lyon par la route. Coste a pensé qu'il fallait tirer au sort pour désigner celui qui m'accompagnera. C'est son idée. Mais je n'ai besoin de personne.

Comme cette anse est ronde, pense Jules, on dirait presque un cerceau d'enfant. A un endroit (comment donc ce fou de Frédéric appellerait-il cette géométrie ?) le cerceau est brisé, à peine, et la mer s'en va... jusqu'aux voyages. Les compagnons parlent, l'un, puis l'autre, avec de courts silences entre les mots ; alors le ressac glisse son bruit dans cette histoire d'hommes. Sept hommes. Sur la plage. Assemblés pour des paroles étranges. Coste ramasse sur la dune des tiges sèches de bardane, les casse, les réunit en faisceau. C'est la cour des enfants et l'on va tirer au sort.

Il y a une braise au centre du corps de Jules. Elle sommeille. Le vent, les mots des autres, ne peuvent l'atteindre et l'aviver. Lui seul connaît la façon de faire. Mais peut-être se trompe-t-il sur ce pouvoir-là. Il souffle pour chercher la flamme et ne pas craindre l'incendie qui dévorera peut-être ses propres limites. Il dit :

– Le tirage, c'est inutile. Qui peut aider Santo à Lyon, lui trouver un logis, une cache, le conduire à l'Exposition, éviter les mouchards ? Voilà neuf ans que je vis là-bas, que je traboule, que j'arpente les quais, les rues, les ponts, d'un bout à l'autre de la ville. Que je connais les bons compagnons. C'est moi qui l'accompagnerai.